DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 417. 15 Mai 1914 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

La Future Révolution Scientifique

La Future Révolution Scientifique, c'est le titre séduisant d'une enquête entreprise dans le journal le *Temps*, par M. Richard Arapu et qui, commencée en décembre 1913, s'est poursuivie jusqu'au mois de mars dernier.

Elle est intéressante à divers points de vue cette enquête, mais ellé a un attrait tout spécial pour nous que tourmente le mystère de l'avenir et des choses inconnues. Chaque voile qui se déchire nous fait entrevoir des ténèbres nouvelles encore inexplorées. Il n'y a de palpitant dans la science que ce qu'elle découvrira demain. L'homme reste toujours le même enfant qui veut savoir ce qu'il y a dans le ventre de sa poupée. C'est pourquoi il importait de prêter l'oreille à la voix de ces savants autorisés dissertant sur l'énigme de l'univers et des choses Les savants parlent peu ; ils ne sont rien moins que communicatifs et lorsqu'on les interroge sur le « futur », ils se contentent de lever les bras au ciel, avec un geste découragé. Réjouissons-nous donc de les surprendre une fois par hasard sur le trépied de la Pythie, s'essayant à rendre des oracles.

Ceux que M. Arapu a consultés portent les plus grands noms de la science contemporaine. Tous appartiennent à de notables compagnies : Académies, Ecoles Normales, Facultés. Ils se nomment : E. Picard, Baillaud, Ch. Moureu, Gustave Le Bon, Armand Gautier, Nordmann, Gaston Bonnier, Grasset, Pozzi, Gilbert Ballet, Edmond Perrier, William Crookes, etc., etc.

Et d'abord, que leur a-t-on demandé ? « Notre enquête, dit M. Arapu, a pour objet de préciser quelles sont les découvertes les plus utiles qu'il soit possible de faire dans l'état actuel de la science, quelles sont celles qui sont attendues avec le plus d'impatience dans les diverses branches du savoir humain : électricité, mécanique, physique. bactériologie, physico et chimicothérapie, astronomie, etc. » La question est précise. C'est bien une consultation sur l'avenir qu'on demande à des savants, comme à de simples tireuses de cartes.

Chacun d'eux a répondu avec son tempérament propre. Les uns, restant sur un terrain étroit, se sont bornés à traiter des questions professionnelles qui les sollicitent et ont indiqué deux ou trois problèmes dont la solution paraît prochaine. Les autres, prudents, n'ont fait que poser des points d'interrogation. Rares sont ceux qui se sont élevés jusqu'aux idées générales, pour jeter ensuite un regard prophétique sur l'avenir. Quelques-uns, plus sages, et non des moindres, font entendre des paroles amères et désenchantées. Le croirait-on, j'ai découvert parmi eux des humoristes qui s'ignorent.

On sait, je l'ai dit récemment, que la science avait été érigée, il y a un demi-siècle, en une religion qui avait pour prêtres les savants et pour objets du culte la cornue, la balance et le scalpel. Ce déisme nouveau avait ses dogmes qui devaient désormais suffire au bonheur de l'humanité. Or, à ce point de vue, il semble qu'il y ait une évolution sensible dans la pensée des savants modernes. Certes, ils demeurent encore profondément matérialistes ; certains conservent le tenace espoir de créer le souffle de vie et de narguer le Dieu *qui creavit mundum intra sex dies*, mais leurs propos sont moins présomptueux

que ceux de leurs aînés et leur superbe est quelque peu tombée.

M. Ch. Moureu proclame : « La science ignore les dogmes ». M. le professeur Blondel s'écrie : « Plus l'étendue de nos connaissances augmente, comme le rayon d'une sphère dont le cerveau humain serait le centre, *plus la surface de contact avec le mystère s'accroît aussi* », et il ajoute cette terrible condamnation de l'un des grands pontifes de la science-religion : « C'est ainsi que quelques années à peine après que Berthelot écrivait dans sa préface de l'*Alchimie* : « L'univers est aujourd'hui sans mystère »,la découverte du radium renversait toutes les idées acquises sur la constitution de la matière et sur les fondements mêmes de la mécanique ». Quant à M. Emile Borel, sous-directeur de l'Ecole normale supérieure, grand théoricien du calcul des probabilités, il ne parle rien moins que de substituer la certitude statistique à la certitude logique, c'est-à-dire, si j'ai bien compris, de remplacer la méthode expérimentale par la méthode historique. Où allons-nous ?

Un des dogmes les plus intangibles du matérialisme scientifique était le *transformisme*. Or, M. Yves Delage qui y croit avoue l'impuissance de la science à le démontrer : « L'adaptation indiscutable des espèces à leurs conditions d'existence jusque dans les détails les plus minimes de leur structure ne saurait s'expliquer que par l'hérédité des modifications adaptives acquises progressivement par les individus sous l'influence des conditions ambiantes. *Or cette hérédité n'est pas démontrée et paraît ne pas exister* ». Et M. Gaston Bonnier renchérit : « Tout naturaliste, aujourd'hui, a des convictions transformistes, c'est-à-dire pense qu'une espèce déterminée peut se changer sous certaines influences externes ou internes en une autre espèce déterminée. Mais les savants sont loin d'être d'accord sur le mécanisme de ces changements, et, il faut bien l'avouer, la réalité du transformisme n'est pas scientifiquement prouvée...Dans l'état actuel de la science, on est un peu las des hypothèses souvent contradictoires, édifiées sur cette question, fussent-elles dues à des génies comme ceux de Buffon, de Lamarck ou de Darwin ».

Mais cessons cette querelle et examinons les problèmes qui sollicitent la curiosité des savants. Je ne m'arrêterai pas à ceux qui, se plaçant sur un terrain pratique, souhaitent la guérison du cancer ou de la tuberculose. Des sujets d'une plus haute portée philosophique nous attirent. On peut ramener à quatre les idées qui les hantent visiblement. Ce sont : *la constitution de la matière*, *l'énergie intra-atomique*, *le mystère du monde sidéral et des espaces interstellaires* et *le secret de la vie*.

Toute la chimie ancienne était basée sur l'existence des *corps simples*, et sur la notion de l'*atome*, particule suprême de la matière, insécable et indivisible. Lavoisier avait constitué la théorie des corps simples et des corps composés et établi sa fameuse loi : « Rien ne se crée, rien ne se perd ». Or — voyez combien fragile est la gloire d'un savant illustre — cette conception est aujourd'hui reconnue fausse. Il n'y a plus de corps simples ; l'atome lui-même est un organisme très compliqué, formé de corpuscules en équilibre électromagnétique. Le phénomène de la radiation nous permet de constater que les atomes se fragmentent et donnent naissance à de nouveaux atomes, comme s'il y avait transmutation perpétuelle des éléments de la matière. C'est ainsi que l'uranium ne produit pas moins de quatorze ou quinze atomes successifs. De cette transmutation naturelle à la transmutation artificielle — le grand œuvre des anciens alchimistes — il n'y a qu'un pas et on sait que William Ramsay l'a franchi. Aussi M. Ch. Moureu a-t-il pu s'écrier. « L'or sera probablement quelque jour un métal aussi vulgaire que le fer. »

Cette conception atomique, pourtant si mystérieuse et si décevante, enthousiasme M. le Professeur Henry Le Châtelier qui s'écrie : « Depuis les atomes crochus de Leucippe et de Démocrite, jusqu'à nos éléments submicroscopiques : particules cristallines, molécules physiques, atomes chimiques, ions, électrons et magnétons la récolte a été magnifique. Voici maintenant les radiations en faveur, depuis la découverte du radium; elles ont pullulé avec une vigueur surprenante : c'est là un terrain de recherches bien tentant. Son étendue est immense, car il n'a

d'autres limites que celles de l'imagination humaine. *Peut-être cependant faut-il désirer aujourd'hui des poètes plutôt que des savants pour assurer à nos conceptions scientifiques l'immortalité que Lucrèce a conférée à celle de ses contemporains.* » Ainsi Platon, dans sa « République », donnait aux poètes une place prépondérante.

Mais si l'atome est en perpétuelle voie de changement, qu'est-ce exactement que la matière? M. Gustave Le Bon pose ce redoutable point d'interrogation : « La doctrine de la dématérialisation de la matière a profondément bouleversé la science. L'atome, considéré jadis comme le substratum éternel des choses, le pivot invariable de tous les phénomènes, devient un simple agrégat transitoire de forces momentanément condensées et en voie perpétuelle d'évolution. La matière ne fait plus exception, comme on le croyait, à la loi fatale qui condamne les choses à naître, grandir, décliner et mourir. » Que de mystères redoutables ne devine-t-on pas derrière ces paroles désenchantées. Si la matière n'a plus de substratum, que devient le matérialisme basé sur son existence? Ainsi, plus de science nous ramène à cette grande pensée philosophique : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». Ainsi l'approfondissement de la constitution de la matière nous ramène à Dieu et à l'idéalisme le plus élevé.

La notion actuelle de l'atome nous conduit tout naturellement à la conception de l'énergie intra-atomique et de sa libération. M. Gustave Le Bon a, le premier, dans son livre intitulé : *L'Evolution de la Matière*, dont il a été parlé jadis dans l'*Echo*, agité ce curieux problème. Partant de cette idée que la radioactivité est une propriété commune à tous les corps, et que la radioactivité n'est autre chose que la manifestation d'une lente dissociation de la matière, il se demande de quelle formidable énergie nous disposerions, si nous pouvions instantanément dissocier un seul gramme de matière. Perspective effarante dont M. Ch. Moureu définit ainsi les effets : « Il est toujours présomptueux de prophétiser. Et cependant, comment résister à l'attrait du rêve qui s'empare de l'esprit quand on cherche à prévoir les conséquences d'une telle victoire ?

« Il est acquis que les atomes recèlent d'immenses réserves d'énergie, auprès desquelles apparaissent comme absolument négligeables celles qui entrent en jeu dans nos réactions chimiques. On ne doit pas tenir pour absurde de supposer que lorsque les physiciens libèreront couramment cette énergie, l'homme soulèvera les montagnes, pénètrera dans les profondeurs de la planète, subjuguera les mers, asservira les forces atmosphériques... » En effet, quel rêve, mais qui n'est pas près de se réaliser si nous en croyons M. Gustave Le Bon : « Comment utiliser cette force nouvelle : l'énergie intra-atomique ? Elle est la plus puissante de celles que nous connaissons. Pouvons-nous espérer la dégager un jour ? *La réponse est encore douteuse aujourd'hui.* On ne peut dissocier que d'infimes portions de matière. Il est à craindre que pour retirer de la matière des quantités notables d'énergie, il ne soit nécessaire de dépenser autant de travail qu'il en a fallu à l'origine des choses pour y condenser cette énergie. L'opération serait alors dépourvue d'intérêt, puisque la recette ne serait pas supérieure à la dépense. » Ce même problème préoccupe MM. Armand Gautier, Ch. Nordmann, P. Puiseux et Paul Sabatier et tous posent le même point d'interrogation ?

Le mystère du monde sidéral et la constitution des espaces interstellaires sont des questions qui touchent de près aux précédentes, car, en définitive, l'énigme du monde se ramène aux infiniment petits dont il est formé. Mais de ce côté encore, quels horizons inexplorés, quelles obscures ténèbres ! Le soleil est étudié avec passion. On sait à quels intéressants résultats a abouti l'étude spectroscopique des raies solaires. Mais le soleil n'est qu'un astre perdu parmi des milliards d'autres. Le savant directeur de l'Observatoire, M. B. Baillaud, dit ceci : « Au point de vue philosophique, un problème passionnant est celui de la constitution du monde sidéral. Les astronomes du dix-neuvième siècle ont entrepris des catalogues monumentaux dont l'achèvement paraît prochain, et l'on a des résultats très précis sur la distribution des étoiles sur la voûte céleste.

Maintenant, c'est en étudiant les parallaxes, les mouvements propres, les éclats du plus grand nombre possible de ces étoiles que l'on pourra déterminer leur distribution dans l'espace ; rechercher si l'univers sidéral est illimité ou si tous les astres que nous pouvons connaître forment un monde isolé dans l'espace. Depuis quinze ans on a obtenu des résultats pleins de promesses.

« Non moins intéressante au point de vue philosophique est la recherche des éléments mystérieux qui remplissent les espaces interstellaires. L'espace n'est pas vide. Nous le savons parcouru sans cesse par des météorites ; les atmosphères des astres peuvent laisser échapper lentement les vapeurs qui les forment; nous connaissons aussi d'immenses nébulosités qui remplissent des constellations entières. Dans sa course, la terre recueille au moins en partie la matière éparse qu'elle rencontre ; et si les étoiles filantes ne lui apportent guère que quelques minéraux, que devons-nous attendre des nébuleuses que nous traversons? Quelles vapeurs, quels germes, quels poisons introduisent-elles dans nos atmosphères ? »

M, Stéphane Leduc, savant biologiste, s'efforce de pénétrer le secret de la vie et il expose en de savantes théories que « les êtres vivants sont formés de solutions, dont les substances dissoutes produisent les effets et suivent les lois des vapeurs et des gaz qui animent nos moteurs ». Il parle de « pressions osmotiques », de « synthèses organiques » ; il compare la cellule vivante à un pôle électrique. Tout cela est très beau, cher maître, mais le souffle de vie ? Tout est là !

Cette longue et aride enquête est parfois égayée par des idées qui feraient la fortune d'un humoriste. C'est ainsi que M. le Professeur Le Châtelier — je m'excuse de parler de lui avec cette irrévérence — voudrait nous soumettre à la méhode Taylor. On sait que l'américain Taylor, appliquant au travail mécanique des idées d'ordre et de précision, est arrivé à tripler le rendement des ouvriers. M. Le Châtelier voudrait que nos cuisinières cuisent les pommes de terre selon la méthode Taylor et que les moindres actes de notre vie soient mathématiquement réglés. Nous deviendrions ainsi l'homme machine, automate inconscient de la société future. Non, merci !

Quant au savant allemand Wilhelm Ostwald — ou es-tu, professeur Knatschke ? — il imagine quelque chose de beaucoup plus drôle. Nous avons assez de connaissances scientifiques, dit-il, nous en avons trop. Arrêtons-nous désormais dans la voie des recherches. Tout ce que nous avons acquis doit être vulgarisé parmi la masse au moyen de fiches qui constitueraient une *Karkothèque* ! ! « Ces fiches auraient naturellement le « format international » adopté, c'est-à-dire 11,3 sur 16 centimètres. » Quand tout le monde se sera gavé du contenu de ces fiches, la science pourrait continuer à progresser, car alors, il n'y aurait plus déséquilibre entre « les organes de *production* et les organes d'*assimilation*. » Mon Dieu, préservez-nous des fiches !

Terminons sur la parole d'un sage. C'est M. Gilbert Ballet qui la prononce. Après avoir contesté la véritable utilité des découvertes, même les plus merveilleuses, il s'écrie : « Tenez, vous me demandez quelle est celle de ces découvertes que je croirais personnellement la plus féconde en conséquences heureuses. Je n'hésite pas à vous répondre : je donnerais la palme à celui qui trouverait le moyen de rendre les hommes désintéressés et bons. J'accorderais même, par ces temps d'alcoolisme intensif, un premier accessit à celui qui indiquerait simplement un bon procédé pour les rendre sobres. Mais que diraient alors les marchands de vins ? Vous voyez bien que tout le monde ne pense pas de même sur l'utilité des découvertes. »

Ft voilà, enfin, une parole raisonnable !

R. FARAL.

Nous prions les abonnés dont l'abonnement est expiré de vouloir bien adresser de suite le montant du renouvellement en un mandat ou bon de poste à M. l'Administrateur de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 15, rue de Verneuil, afin de ne subir aucun retard dans le service de la Revue.

LES FAITS DU JOUR

Un temple à la gloire de l'Occultisme

M. Rudolf Steiner est un occultiste autrichien dont les doctrines comptent des milliers d'adeptes. Le *Matin* nous donne de curieux détails sur un temple que ce personnage est en train de faire construire, à Dornach, près de Bâle.

Ce temple, destiné à recevoir, assembler et instruire les adeptes de la nouvelle école, aurait, paraît-il, des proportions colossales et coûterait une somme de trois millions, obtenue par souscription. Il comprendrait de nombreuses salles de cours et conférences et serait inauguré au mois de décembre prochain.

Il est situé sur une haute colline, dominant un cirque boisé. L'architecture en sera bizarre, à en juger par la photographie qu'en donne le *Matin*. L'œil est attiré par deux énormes coupoles, de dimensions différentes et empiétant l'une sur l'autre en signe d'union indissoluble. La plus petite symbolise l'univers, avec ses harmonies et les stades successifs de son évolution. Elle est supportée par sept colonnes, le nombre 7 en occultisme représentant le déroulement des choses dans le temps. Les colonnes sont en forme de pentagones et sont composées de triangles associés. Chaque colonne est surmontée d'un chapiteau sur lequel est figurée une des planètes suivantes : « Saturne, Soleil, Lune, Jupiter, Mars, Mercure, Vénus ».

Toute la construction est en bois, sauf les assises en forme de terrasse qui sont en pierre. Une essence spéciale entre dans la composition de chaque colonne. Les architraves elles-mêmes reliant les sept colonnes ont un sens symbolique.

Sous la grande coupole règne le nombre douze, chiffre symbolique de l'espace. Douze colonnes, en bois d'essences différentes, représentent les douze influences zodiacales. Tout autour de l'immense salle sont des vitraux où sont peintes les étapes de l'âme.

Les fenêtres de cet étrange édifice auront des dimensions croissantes ; de même toutes les colonnes n'auront pas le même diamètre, car il faut exprimer, selon Rudolf Steiner, l'effort incessant, l'évolution constante des choses vers le progrès.

Cinq cents ouvriers travaillent à l'édification du temple et la plupart de ces ouvriers sont des adeptes désintéressés de la nouvelle doctrine. Il y en a de tous les pays, Autriche, Russie, Scandinavie, une véritable tour de Babel. Ils vivent autour de leurs futures maisons, suivant le régime végétarien et se réunissent le soir pour écouter la parole et les enseignements du maître.

M. Rudolf Steiner n'a oublié qu'une chose, c'est le feu. Gare au temple de bois, si quelque imprudence y est commise.



La faillite des chevaux d'Elberfeld ?

S'il faut en croire M. Hachet-Souplet, directeur de l'Institut de psychologie zoologique, les chevaux d'Elberfeld auraient cessé de répondre aux questions qu'on leur pose. M. Krall se serait débarrassé de cette ingénieuse façon de la nécessité de subir certains contrôles gênants. M. Hachet-Souplet exprime son scepticisme sur la faculté merveilleuse attribuée aux chevaux d'Elberfeld. Il estime qu'on n'en peut tirer, par le dressage, autre chose que certains actes restreints et où l'intelligence n'a que peu de part. Pour lui, les chevaux de M. Krall n'étaient autre chose que des animaux de cirque.

Quelqu'un réfutera-t-il M. Hachet-Souplet ?



LE « CAFARD » DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE
et l'auto-suggestion

Nos lecteurs ont pu lire dans les journaux de ces derniers jours le récit d'une escapade dont une dizaine de légionnaires furent les héros, si l'on peut appliquer ce terme aux acteurs d'un aussi peu noble exploit.

Douze légionnaires sautèrent donc le mur de la caserne d'Aïn-Sefra et furent arrêtés à une trentaine de kilomètres du lieu de l'évasion.

On parla tout d'abord de désertion en masse et j'imagine que les Allemands se réjouirent fort de l'événement. Mais, tous renseignements pris, l'incident perdit ses proportions sensationnelles. Il se réduisit à une « fugue » très banale, regrettable si l'on se place au point de vue de la discipline, mais dépourvue d'ampleur lorsqu'on envisage ses causes et ses conséquences.

A ce propos quelqu'un prononça le mot convenant à la situation :

— C'est un coup de « cafard » ! déclara-t-on.

Quelle est donc la nature de ce mal étrange qui ne sévit que dans les casernes de légionnaires ?

Il serait mal aisé de la définir, les cas variant avec les sujets. Quant au symbole exprimé par cette bizarre appellation, « le cafard », il donne une idée assez exacte du processus de l'affection : Un cancrelat, coléoptère des plus communs en pays intertropicaux, à trouvé le moyen de s'introduire par un émonctoire quelconque dans le cerveau du patient. Paresseux, le parasite se livre au repos inerte pendant des mois entiers, puis il éprouve subitement le besoin de changer de place. Il se promène alors, pattes en l'air et pattes en bas, à la recherche du bon gîte, « le cafard travaille » ?

Tant que dure cette fantaisie ambulatoire, le cerveau hospitalier qui sert de cage à l'insecte engendre les conceptions les plus folles et les plus imprévues. Le calme ne revient et l'équilibre ne se rétablit que lorsque la bête se tient au repos dans une des circonvolutions cérébrales...

Mais voici la réalité :

Gardenbaum est un excellent soldat. Proposé pour le grade de caporal, il attend avec impatience le jour où il pourra coudre sur ses manches les deux sardines de laine rouge.

Soudain, deux ou trois jours avant la promotion, le futur gradé manque à l'appel du soir, puis à l'appel du lendemain matin, puis aux deux autres de la journée. Cinq jours s'écoulent ainsi. Gardenbaum est sur le point d'être déclaré en état de désertion lorsqu'on le retrouve à demi-mort de faim et de fatigue, en pleine brousse, à peine capable de répondre aux questions qui lui sont posées.

— Quelle diable d'idée avez-vous eue ? demande-t-au fugitif.

— J'avais... j'avais le cafard..., murmure le pauvre troupier penaud et repentant.

Rien ne pouvait faire prévoir cette fugue, ni la motiver, car le camp n'a même pas dans son voisinage une de ces misérables cantines civiles qui s'installent souvent à proximité des baraquements militaires.

Voici maintenant Rissler, un brave Alsacien, la perle des ordonnances, le dévouement fait homme, désintéressé au point de faire mille difficultés pour accepter les douze francs d'appointements mensuels qui rémunèrent ses services. Un jour de marche militaire, il se fait inscrire sur le cahier des malades, sans rime ni raison. Grâce à sa réputation de soldat modèle, il échappe à la salle de police dont on gratifie ordinairement les « tire-au-flancs », car le médecin-major ne l'a pas « reconnu ».

Mais cette mesure de faveur ne le satisfait pas. Pour bien prouver qu'il est réellement malade, il cesse de manger et de boire et s'impose une diète absolue pendant quarante-huit heures. De plus, il affecte de sortir sans casque (la scène se passe au Soudan) et de se promener, le chef dénudé, en plein soleil, ce qui équivaut à une tentative de suicide.

De fait, il essaye de se détruire et on arrête son geste au moment précis où il allait appuyer sur la détente du revolver dérobé à son officier...

— Voyons, Rissler, êtes-vous fou ? De qui ou de quoi pouvez-vous bien vous plaindre ?

— De personne ! affirme-t-il... J'ai le « cafard », voilà tout !

Mon ami L..., lieutenant à la Légion, eut à lutter contre un singulier cas de « cafard » collectif. Il en opéra d'ailleurs la cure complète en employant un remède qui n'aurait peut-être pas obtenu l'approbation de la Faculté... Mais, ainsi qu'il l'exprimait en racontant cette anecdote, qui veut la fin ne recule pas devant la bizarrerie des moyens.

Chargé de percer une route dans la magnifique Forêt d'Ambre (1), vierge sur la plus grande étendue de sa superficie, il avait à diriger une équipe de vingt légionnaires sapeurs. Ces derniers, enchantés de faire partie d'une mission qui les éloignait du camp d'Ambre où ils menaient une vie quelque peu routinière, accomplirent dès les premiers jours de véritables tours de force. Ils jetèrent des ponts audacieux sur le torrent du Sandranpian qui s'évade de son lit en cascades vertiginenses dont l'une a plus de 100 mètres de hauteur, abattirent des palissandres séculaires et des fougères géantes, débrouillèrent sur quelques mètres de largeur et sur trente kilomètses de longueur, un lacis inextricable de lianes étrangleuses..., et cessèrent subitement tout travail... Ils s'étendirent sur l'humus mouillé de la forêt et déclarèrent qu'ils ne bougeraient plus, ni pour avancer ni pour revenir sur leurs pas.

En une seconde, le lieutenant eut une perception très nette de la situation. Elle était rien moins que gaie, car L... se trouvait seul contre vingt gaillards atteints de folie et dont le plus timide ne craignait même pas la chute du ciel sur sa tête.

Froid, correct, comme en présence d'un général inspecteur, l'officier se planta devant les vingt rebelles étendus sur la mousse jusqu'alors inviolée, et leur tint ce langage :

— Vous restez ici ? Moi je m'en vais. Je pars à la

(1) La montagne d'Ambre est à l'extrémité Nord de l'arête qui traverse longitudinalement l'île de Madagascar.

rencontre du convoi de vivres qu'on nous expédie tous les huit jours. Aussi vrai que je m'appelle L... et que vous n'êtes qu'un ramassis de fainéants, je m'emparerai du tonnelet de vin et je le défoncerai dans le Sandranpian ; quant aux vivres ils feront demi-tour.

Vous ne crèverez peut-être pas de faim parce que vous êtes assez brutes pour vous dévorer les uns les autres, mais vous crèverez de soif parce que vous serez privés de vin.

Un mouvement se fit dans l'auditoire couché. Et L..., sortant son revolver, continua.

— D'autre part, si vous reprenez le travail sans plus tarder, je vous donnerai congé, non pas demain, mais après-demain, quand vous aurez digéré votre stupidité... Et je vous autoriserai à vider en une seule fois le tonnelet destiné aux huit jours qui suivent... Un jour de bombance et huit jours d'abstinence... Ça va ?

— Ça va ! vive le lieutenant ! hurlèrent les mutins.

Ils se relevèrent comme un seul homme et reprirent leurs cognées.

Le cafard était mort. . Mais les dryades de la forêt d'Ambre en entendirent de toutes les couleurs le surlendemain, jour de repos voué à Bacchus...

Et depuis cette date le défrichement de la forêt s'accomplit avec une régularité mathématique... Mais les travailleurs, rompant en cela avec la tradition biblique, se reposaient non le septième jour, mais bien le neuvième, celui de l'arrivée du fameux tonnelet.

***

Le « cafard » est donc bien une maladie spéciale aux soldats de la légion, une sorte de neurasthénie ou de mélancolie qui hante certains cerveaux, principalement à la suite d'un ennui ou d'un excès de boisson. (Mon ami L... avait réussi une cure homéopathique et prophylactique.)

D'ailleurs, les légionnaires revendiquent jalousement le monopole exclusif de cette étrange affection. Un « marsouin » ou un « bigor » n'a pas droit au cafard et cette remarque est de nature à nous conduire sur la voie d'une sorte d'explication de la genèse du mal.

En premier lieu, chacun sait que le passé de certains soldats de la légion est loin d'avoir aucun rapport d'analogie avec leur condition présente. On exagère même à plaisir le nombre des déclassements, jusqu'à faire prendre pour une règle générale ce qui n'est en somme qu'une exception. Un écrivain de talent, en voyage à Bel-Abbès, s'était si bien laissé séduire par cette légende d'un passé brillant qu'il ne pouvait rencontrer un légionnaire sans murmurer aussitôt et avec conviction : « Voilà le mystère qui passe ! »...

Il est certes bien vrai que quelques individualités marquantes, désemparées par la vie, viennent chercher dans les régiments étrangers, soit l'oubli des heures douloureuses, soit la possibilité de recommencer une autre existence sur des bases nouvelles. Mais, ainsi que je l'ai dit, ce sont là des exceptions.

Le plus drôle, c'est que la légende a cours à la légion même. Les soldats s'y racontent de pittoresques aventures, telles que celles de « l'évêque devenu caporal infirmier », histoire qui obtenait déjà son succès, il y a quelque vingt ans, qui n'était déjà plus neuve à cette époque, et... qu'un journal du matin a gravement rééditée l'année dernière.

Quoiqu'il en soit, il est parfaitement admissible qu'un de ces individus momentanément déclassés soit parfois sujet à une « mélancolie » spéciale, faite de regret, de rage impuissante, de nostalgie et de découragement.

Imaginez l'évolution d'une semblable neurasthénie sous l'ardeur déprimante du soleil des tropiques, en pleine brousse et souvent aussi après boire, et vous aurez une fidèle conception du « cafard ».

Il fait d'ailleurs partie de la légende de la légion. Par suite d'une sorte d'influence acquise ou d'auto-suggestion : il est entré dans le domaine commun. On est légionnaire, donc on peut avoir le « cafard » et cela sert d'excuse à certains actes délictueux. C'est une sorte d'irresponsabilité presque admise par les chefs qu'invoque le troupier en faute, lorsqu'il vous déclare du ton le plus naturel, après s'être rendu coupable d'une énormité :

— Que voulez-vous..., il n'y a rien de ma faute..., « j'avais le cafard ».

HENRY DÉCHARBOGNE.



Le Merveilleux au Salon des Artistes Français

Comme je le prévoyais, les sujets se rattachant au Merveilleux sont plus nombreux à la Société des Artistes Français qu'à la Société Nationale des Beaux-Arts. N'ayant aucune prétention à la critique d'art, je me contenterai d'énumérer les sujets qui ont plus particulièrement frappé mon imagination. Toutefois, il m'est permis de dire occasionnellement que si l'on ne découvre dans le Salon de cette année aucune œuvre géniale, on y rencontre une nombreuse pléiade d'artistes de grand talent et la valeur moyenne des œuvres exposées est plus qu'honorable.

Pour faciliter la compréhension de cette petite

étude, je réunirai les sujets mentionnés sous divers chefs, savoir : le Merveilleux chrétien, le Merveilleux mythologique ou légendaire, le Merveilleux littéraire et le Merveilleux d'imagination pure.

Merveilleux chrétien

De tout temps, les scènes et les personnages empruntés à l'histoire du christianisme se sont prêtés à l'interprétation picturale. Le Salon de 1914 ne fait pas exception à cette règle.

M. DEVILLARIO expose un *Christ mort* (salle 33) tout à fait impressionnant. Le corps exsangue du Sauveur est étendu sur le sol, dans une pose simple et sans recherche ; la tête légèrement inclinée sur le côté gauche a laissé tomber la couronne d'épines qui gît non loin d'elle. L'ambiance est sombre ; seul se détache le corps d'une pâleur de marbre. Sans recherche de pose, l'artiste a trouvé là un effet impressionnant et vrai.

De cette œuvre on peut rapprocher un Christ en croix de M. PAUL IVANOVITCH (salle 36) ayant pour titre ces mots : *Cet homme était véritablement Fils de Dieu*. A côté du Christ expirant, traité dans une note sévère, se tient un rude soldat romain qui vient sans doute de participer à l'acte sacrilège et qui semble, par son attitude, avoir la subite révélation de la sublimité du divin Crucifié. Œuvre très honorable.

Mais voici le Christ en des scènes symboliques. M. KASPARIDÈS peint *Le Christ et les Misérables* (salle 11). Le Christ marche en avant, portant sa croix et tout un cortège de malheureux, femmes, vieillards, infirmes, enfants, suivent celui par qui le monde doit être racheté. M. P. DE FRICK nous montre (salle 41) *Jésus chez les Bretons*. D'une fontaine de vieux granit sculpté comme on en rencontre beaucoup sur le sol breton, s'écoule un petit filet d'eau qui va serpentant à travers le gazon. D'un côté du ruisseau, le Christ se tient dans une attitude de prédication, et de l'autre d'humbles bretonnes aux coiffes blanches, pieusement agenouillées, écoutent avec recueillement les enseignements du Maître. Le tableau porte comme légende deux strophes de Th. Botrel, dont voici la première :

Le Jésus revenant au monde,
Le doux Jésus à barbe blonde,
Le charpentier aux grands yeux doux,
Jésus devrait renaître au monde
Chez nous.

La Bretagne, pays de foi ardente, a inspiré à M. HENRI GUINIER (salle 17) *une Fontaine Miraculeuse*, où des bretonnes coiffées du bonnet des bigoudènes viennent chercher la guérison de leurs maux ou la réalisation de leurs espoirs. Tableau familier à ceux qui ont parcouru la Bretagne. Très vive impression, je ne dirai pas de réalisme, le mot serait pris en mauvaise part, mais de *vérité*.

En Bretagne encore, doit se situer *la Fête des Péris en Mer*, de M. HENRI LOUVET (salle 18). Sur le haut glacis du rempart d'un vieux port fortifié (comme l'est Concarneau, par exemple), tout un clergé processionnel, au milieu duquel se tient le Christ lui-même, jette sur l'eau du port quelque bénédiction sereine. Sous ce groupe haut juché s'ouvre dans l'épaisseur des murs une antique poterne, vers laquelle se dirigent des femmes en deuil, le paroissien à la main. Scène émouvante de simplicité et de grandeur.

Nous admirons au passage un *Saint Jérôme* de M. DUFFAUD, puis deux tableaux conçus dans la manière de Bouguereau, le premier de M. SAINT-PIERRE : *la Vierge et l'Enfant Jésus*, le second de Mme GARDNER-BOUGUEREAU : *l'Amour Divin*.

Mais voici une œuvre toute charmante d'imagination. Elle a pour auteur M. l'ABBÉ VAN HOLLEBEKE, et s'intitule l'*Ange des Autels* (légende). Elle représente un ange disposant lui-même sur un autel les fleurs les plus éclatantes et les plus parfumées. On sent que cette toile a été exécutée par une main pieuse qu'inspire la foi.

Plusieurs *Salomé* dansant devant la tête de Saint Jean-Baptiste ornent ce Salon ; c'était immanquable.

Je note enfin une œuvre admirable de M. JOSEPH AUBERT, et qui placée dans une salle spéciale du rez-de-chaussée (c'est aussi une œuvre considérable par son étendue) met en scène les saints de l'Eglise groupés sous les chefs suivants : *les Pénitents*, *les Confesseurs*, *les Apôtres*, *les Patriarches*, *les Prophètes*, *les Vierges*, *les Martyrs*, *les Miséricordieux*. Le sujet a été traité de main de maître par un artiste qui s'est toujours spécialisé dans les sujets religieux et y a réalisé des chefs-d'œuvre. J'espère pouvoir revenir sur cette œuvre et lui consacrer une étude spéciale dans l'*Echo du Merveilleux*.

Merveilleux mythologique ou légendaire

Il semble que la mythologie antique soit en baisse chez les peintres. L'école de David est loin. M. MARCEL BÉRONNEAU expose un *Orphée* assez bizarre, au corps nu et éblouissant de blancheur, tenant haut la lyre. M. NATHANIEL COLLE a peint *l'Enlèvement de Déjanire*. Le centaure qui vient de franchir d'un formidable bond un précipice rocheux fuit au loin, serrant Déjanire dans ses bras vigoureux, tandis qu'un poursui-

vant resté en delà de l'obstacle roidit la corde de son arc ; ce tableau est peint dans une tonalité un peu froide. M. WATSON a cherché à renouveler ce vieux thème : *Nymphe et Berger* ; le décor choisi (promontoire au bord d'un lac, dominé par une montagne neigeuse) est pittoresque, mais le coloris trop vif rappelle le chromo. Que signifie exactement *l'Oracle* de M. KIRCHNER ? C'est assez peu commode à définir. Une femme est assise sur un siège de marbre. Son visage et le haut de son corps sont dans l'ombre. On n'aperçoit que le haut de son buste nu, à côté d'elle un trépied fume. Est-ce la Pythie antique, est-ce une peinture symbolique ? On ne sait.

M. CORMON qui, habituellement, peignait d'immenses toiles, ce que les rapins appellent de « grandes machines » présente cette année dans un cadre de dimensions modestes, un sujet emprunté au Râmayana, ce poème sanscrit, mi-religieux, mi-épique, qui célèbre les exploits de Rama. On voit Rama dans une colonne de feu et de fumée s'élever dans les airs, en présence du peuple prosterné.

Enfin de M. PIZZO, sous le titre : *Vieille Légende*, est exposée une œuvre empruntée, semble-t-il, à quelque conte de Perrault. Un vieux nain, vêtu d'un manteau rouge, portant le sceptre et la couronne, converse avec une jeune fille, toute fraîche et toute blanche, dans une allée verdoyante. Cela ressemble assez aux tableaux de Jean Veber.

Merveilleux emprunté à la littérature.

Le tableau qu'expose M MAILLART : *Dante et Virgile aux Enfers ou le triomphe de l'Intelligence* est emprunté au chant 21e de l'*Enfer* de Dante. C'est un épisode connu. Dante et Virgile sont parvenus à la 5e fosse du 8e cercle de l'Enfer, renfermant ceux qui trafiquent de la justice (sujet tout d'actualité !) Les deux compagnons doivent franchir sur un pont le lac de poix bouillante où les démons harponnent les damnés. Et Virgile, le premier, s'avance et met en fuite les esprits du mal, pittoresquement dénommés par Dante : Alschino (qui fait plier les autres), Cagnazzo (méchant chien), Barbariccia (qui a la barbe hérissée), Libicocco (désir ardent), Draghignazzo (venin de dragon), Calcabrina (qui foule la rosée), Farfarello (charlatan), etc., etc... M. Maillart a su rendre par le pinceau la terreur du poème.

Merveilleux d'imagination.

Je réunis sous cette appellation les œuvres qui, par la représentation d'une scène concrète, due à leur seule imagination créatrice, veulent exprimer une idée ou un rêve de leur cerveau.

La Mort de la Pourpre de M. ROCHEGROSSE entre dans cette catégorie. Devant une sorte de muse, vêtue de pourpre, étendue sans mouvement sur le sol et qui étreint dans sa main crispée une lyre, un homme (poète, artiste, rêveur) médite douloureusement. Le fonds du tableau est formé d'un paysage de maisons, d'usines, de cheminées qui fument, tout le grouillement d'une cité moderne. Sous le tableau, cette phrase qui caractérise bien ce qu'a voulu faire l'artiste : « Donc, subis la laideur et la Douleur. Expie. » Mais ce fonds — sans doute le pinceau de M. Rochegrosse n'a pu se résoudre à le faire aussi prosaïque que dans la réalité — n'est déjà pas si laid !

M. GABRIEL GUAY, dans une composition très poétique, qu'il intitule *Le bourreau des Bois*, commente le fameux passage de Ronsard :

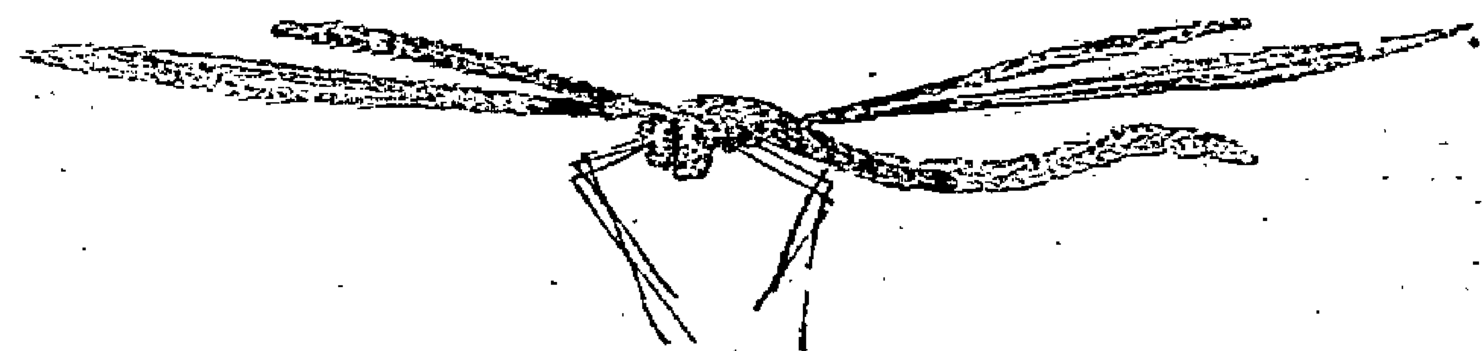
> Ecoute, Bûcheron, arrête un peu le bras ;
> Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
> Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
> Des nymphes qui vivaient dessous la rude écorce ?

De rudes bûcherons, au milieu d'une clairière que leur cognée vient de créer parmi la forêt, se pressent autour d'un feu. Et du sein de la fumée qui tourbillonne, on voit surgir des personnages fantomatiques : nymphes, dryades, esprits des taillis profonds abritant de leur ombre les sources claires. L'impression est d'une grande poésie.

M. HENRI COURSELLES-DUMONT expose une charmante composition : *La fin d'un rêve* ; c'est une femme emportée sur les ailes d'un hippogriffe, lui-même percé de flèches et ruisselant de blessures. Le coloris de ce tableau est très agréable.

Enfin, nous nous arrêtons longuement devant un tableau d'une intense poésie : *Au pays des Rêves* de M. TKATCHENKO. C'est une des œuvres qui m'ont le plus retenu. La toile représente une sorte de paysage indo-chinois. Au premier plan un lac bleu, sur lequel viennent s'épancher de hautes branches fleuries. Au second plan une allée s'enfonce dans les bois, gardée par deux lions chimériques. A droite, en pleine lumière, s'érige la coupole d'un temple Khmer, rappelant les pagodes d'Angkor. Est-ce un paysage vrai, est-ce un paysage imaginé ? Je ne sais mais l'œuvre est très belle et répond admirablement à son joli titre : Au Pays des Rêves.

R. FARAL.



Revenants Bretons

Bretagne ! Quelle évocation par ce seul mot ! Terre de légendes et de rêve, d'héroïsme et de simplicité !

Un charme émane de cette province qui, malgré les héros qu'elle nous donna, semble ne s'assimiler que lentement l'esprit de notre pays de France.

Là fut pourtant le berceau de nos croyances, car la forte religion celte prépara, mieux que la conquête romaine, l'âme gauloise à recevoir les enseignements du Christianisme.

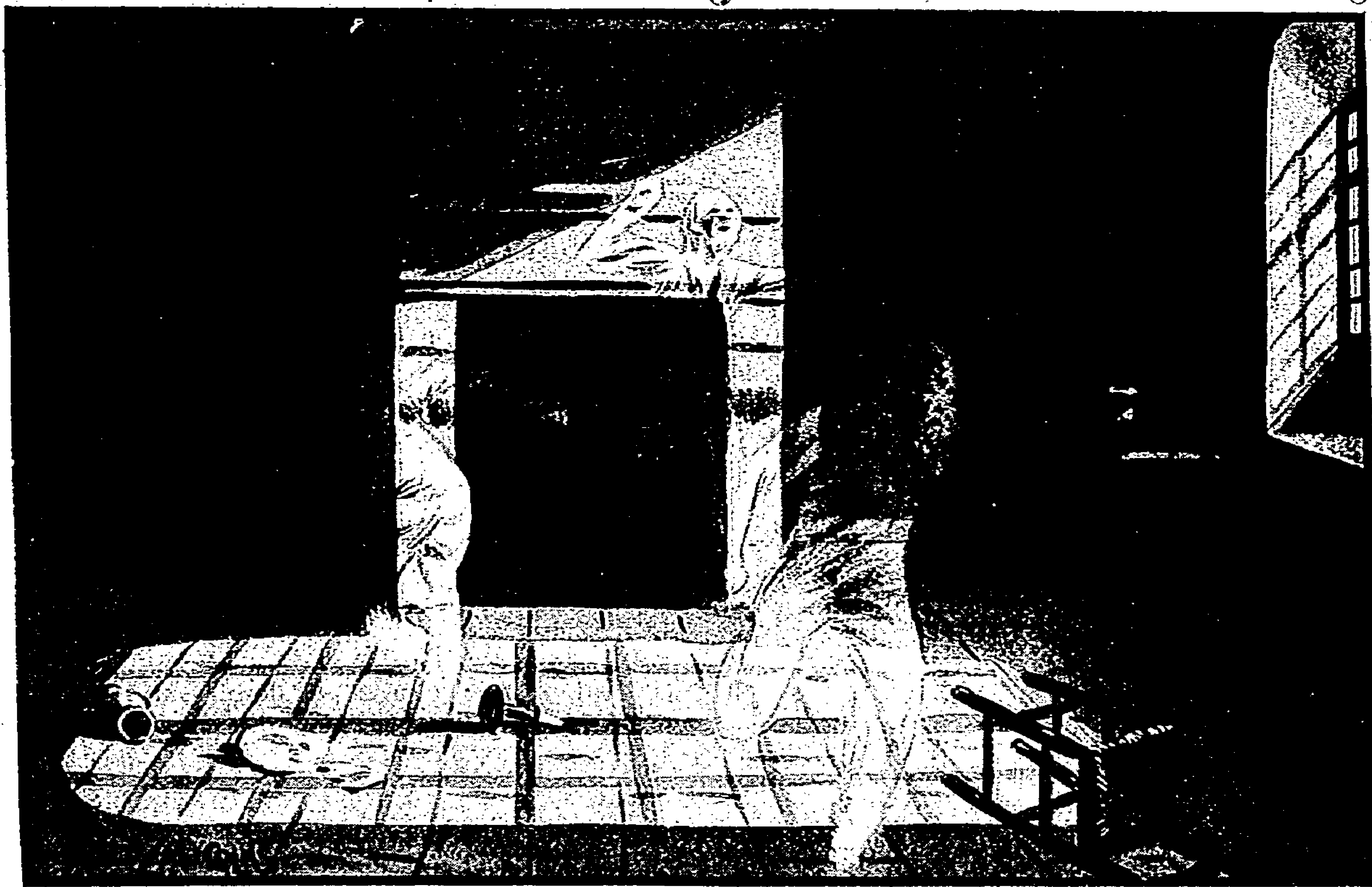
Malgré les changements de régimes et de lois, la grande presqu'île est restée autonome d'esprit et de cœur. Son fervent catholicisme est toujours mêlé d'une pointe de paganisme, et l'indépendance politique s'y est toujours manifestée d'une façon farouche.

Ce peuple qui a vu le règne de la reine Anne, et la disparition tragique de la cité du roi Gralon, qui vit au milieu des menhirs et des dolmens, ne saurait se désintéresser du mystère, et le merveilleux, sous toutes ses formes, le passionne.

« Le scepticisme, dit-on, écarte les phénomènes du psychisme ». Si cela est, la Bretagne doit être le dernier refuge du fantastique et du surnaturel.

Sans remonter à l'époque lointaine à laquelle saint Pol détruisit l'arbre sacré des habitants du Bas-Léon, le Finistère n'attire-t-il pas actuellement l'attention de la France entière par un mystère, purement juridique celui-là, l'assassinat de l'industriel Cadiou ?

C'est en parlant de cette affaire, désormais célèbre, que j'obtins d'une enfant du pays breton les curieuses et authentiques histoires que je vais raconter.



UNE FERME HANTÉE (Cliché de la *Vie Mystérieuse.*)

— C'est vrai, me dit cette jeune femme, gouvernante chez une vieille amie à moi, chez nous les revenants hantent les maisons et les routes. Il y a bien peu de paysans bretons qui n'en aient rencontré, le soir, au clair de lune.

Si quelqu'un s'est attardé dans la lande, il voit soudain surgir à ses côtés une forme qui se précise peu à peu ; bientôt, il distingue les traits. Généralement, c'est un des derniers défunts du village.

Sans trop d'effroi, le paysan marche près du revenant silencieux ; mais à l'approche du hameau, celui-

ci soudain, lui fausse compagnie, il s'évanouit dans la nuit.

Jamais les Bretons du pays là-bas ne feraient de ces sortes de confidences aux étrangers, qui sont des incrédules, des athées, ne comprenant rien à ces choses! Mais entre eux, il en causent souvent.

Aux dernières vacances, poursuivit mon intéressante interlocutrice, j'ai reçu confidence d'un fait de ce genre. Je vais vous citer les noms, les lieux, mais ne les publiez pas ; cela pourrait être une souffrance pour celui dont il est question.

A R..., dans les Côtes-du-Nord, un recteur, l'abbé J... se mourait de la poitrine. On disait, dans le pays, qu'il avait un défaut, celui de trop aimer l'argent ; c'est pour cette raison, paraît-il, que par la prudence de Mgr l'Evêque, il avait été éloigné d'une grande ville.

Comme tous les poitrinaires, il traînait, allant mieux un jour, mal le lendemain, mais remplissant quand même tous les devoirs de sa charge.

La vieille *chaisière* de l'église vint à tomber gravement malade d'une congestion pulmonaire. Elle fit demander le prêtre et se confessa. L'abbé J..., sachant qu'elle avait hérité quelques mois auparavant de deux mille francs, et qu'elle n'avait pas de famille, les lui réclama pour l'Eglise. Philomène — c'était le nom de la vieille femme — fit la sourde oreille. — Monsieur le Recteur, dit-elle, je ne mourrai peut-être pas, je veux garder mon argent.

Repris par son défaut, l'abbé insista, réclama si âprement que Philomène, fâchée, le pria de s'en aller et de la laisser tranquille.

— Vous serez peut-être mort avant moi! lui cria-t-elle.

Elle avait dit vrai. Peu de jours après, l'abbé devint si malade qu'il fut envoyé dans un couvent à cinq kilomètres de là pour y être soigné.

Suivant l'exemple des autres paroissiens, Philomène alla lui rendre visite ; mais l'abbé refusa de la recevoir.

Trois semaines plus tard, l'abbé était mourant. Il fit venir son doyen, et ayant remords de la façon dont il s'était conduit avec la chaisière, demanda au prêtre de bien vouloir la lui amener pour lui demander pardon.

— Vous allez paraître devant Dieu, je vous pardonne, jura solennellement la vieille Bretonne.

Le prêtre mourut ; trois ans passèrent.

... Un soir de l'hiver dernier, Philomène s'était attardée à faire une chapelle pour un mort qui demeurait assez loin dans la campagne.

En revenant le soir sur la route, elle aperçoit un prêtre marchant *sans bruit* à ses côtés. Il était très pâle. Elle s'approcha pour lui parler, mais avec grand émoi, elle reconnut l'abbé J..., qui d'ailleurs disparut au même moment.

Philomène raconta l'histoire à ma sœur ; elle-même me la confia au mois d'août dernier.

« Dans ma famille, continua la jeune femme, comme dans nombre de familles bretonnes, les faits merveilleux sont nombreux.

Au hasard, je vous en citerai quelques-uns.

Au temps de la jeunesse de ma mère, il y avait dans le pays une vieille qui passait pour voir dans le miroir les futurs épouseurs des filles du pays.

Ma mère, éprise d'un jeune gars, alla trouver la sorcière, ayant déjà dans le cœur et les yeux l'image de celui qu'elle aimait.

Hélas, la voyante, après avoir regardé dans le miroir, lui dépeignit un visage tout autre que celu dont la jeune fille rêvait.

— Ce n'est pas cela, murmura celle-ci découragée.

— Si, dit la visionnaire avec autorité. Quand tu le verras, il conduira même deux chevaux. D'ailleurs, il est riche.

Peu de temps après, l'aimé s'éloignait et ma mère acceptait pour fiancé l'*homme aux deux chevaux*.

L'union ne fut pas heureuse ; mon père se ruina ; ma mère devint folle...

Un fait curieux précéda la mort de mon père, qui décéda de la fièvre typhoïde, après neuf jours de souffrances.

Deux mois avant sa mort — alors qu'il n'y avait chez lui aucun symptôme de maladie — mon jeune frère, alors âgé de cinq ans, s'éveilla brusquem ent une nuit. Il voyait la chambre éclairée par *trente-six chandelles* disposées autour d'un catafalque sur lequel brillait un Christ d'argent.

Ignorant des cérémonies qui, chez nous, entourent le mort, à son domicile, l'enfant s'écria :

— Maman! Maman! Il y a des chandelles! Vois comme c'est beau!

Ma mère se réveilla. Elle vit ou plutôt elle entrevit la vision de son petit gars, car celle-ci disparut presque aussitôt.

Mais depuis, ma mère craignit que la mort ne vint s'abattre sur l'un des siens.

Deux mois plus tard, mon père mourait.

La nuit où il décéda, on mit le lit de l'enfant dans la pièce voisine, et on le laissa dans l'absolue ignorance du malheur qui venait de le frapper.

Mais cette nuit-là la vision des chandelles et du Christ d'argent se reproduisit.

Mon frère a aujourd'hui treize ans. Il se rappelle tous les détails de ces deux visions.

Mon père lui aussi eut dans sa vie un fait curieux :

Un matin, il se jeta soudain en bas du lit, disant à ma mère que K., son voisin, l'avait appelé trois fois, lui affirmant que son frère était mort.

— Mais non. Tu as rêvé, répondit ma mère.

Ce qui était vrai.

Huit jours plus tard le fait réel se produisait.

Tel fut l'intéressant récit que je recueillis de Mlle Louise X., une fille des Côtes-du-Nord.

Comme elle est toujours en relations avec le pays, où elle va passer ses vacances, j'espère obtenir d'elle d'autres faits occultes, aussi véridiques, et aussi curieux. Mme Louis MAURECY.



2e réponse du Commandant Darget

au second article de M. Boirac

Paris, le 3 mai 1914.

Je réponds aux trois paragraphes du nouvel article de M. Boirac inséré dans le numéro du 1er mai de l'*Echo du Merveilleux*.

1° Je commence par dire que M. Béziat, directeur du *Fraterniste*, a fait des recherches pour retrouver le manuscrit de mon mémoire sur le spiritisme à l'Académie que je lui avais adressé le 9 février, et qu'il me l'a renvoyé. J'ai eu le plaisir d'y lire : « car il vient *d'écrire* » au lieu de : « car il vient *de m'écrire* ».

Il n'y existait donc pas une faute qui aurait constitué un mensonge de ma part, comme M. Boirac a pu le penser ; pas même un *lapsus calami*.

C'était une vulgaire erreur d'imprimerie.

En second lieu, j'aurais répondu à sa lettre privée dont il parle, reçue par moi le 18 avril, si le directeur de l'*Echo du Merveilleux* ne m'avait pas dit qu'il avait communiqué ma réponse à M. Boirac, ce qui me fit penser que ce dernier allait certainement faire une deuxième note qui suivrait mon article dans le numéro du 1er mai. Ce que j'avais prévu est arrivé et c'est pour cela que j'ai attendu avant de répondre à sa lettre privée. Cette lettre cependant était faite et datée du 22 avril ; c'est celle que je viens de lui envoyer le 3 mai accompagnée d'une deuxième qui explique mon retard. Elles sont toutes les deux beaucoup plus explicites, pour me servir de son terme, que mes deux articles.

2° M. Boirac écrit : « Comment, en effet, aurais-je pu supposer qu'ayant lu tous ces journaux à leur réception, il (le commandant Darget) ne s'était pas aperçu de ce lapsus ».

Je lui réponds que quand on se relit soi-même, on le fait plutôt des yeux que de la pensée ; et c'est pour cela que les éditeurs importants ont des correcteurs.

On raconte que Newton repassait depuis longtemps ses problèmes sans trouver la solution qu'il savait devoir exister. Le feu prit un soir à ses papiers et il fut obligé de recommencer ses calculs ; et les mêmes fautes, relues tant de fois sans être aperçues, ne revinrent plus sous sa plume.

La loi de l'attraction des mondes vient de là.

Leverrier n'aurait pas découvert la planète Neptune si son correcteur n'avait pas mis à leur place, en concordance avec le texte, les lettres A. B. C... de ses triangulations.

3° M. Boirac me reproche d'avoir altéré ses pensées par des demi-citations.

En toute conscience, je ne pouvais reproduire tout son livre ; j'ai pris une citation très nette, le lecteur peut en juger.

Enfin, comme lui-même l'a fait par un mot aimable à mon adresse, je termine par une citation de son livre qui est toute à son honneur.

«... ; d'autre part, les savants professionnels ou « officiels, volontairement étrangers à ce genre de « recherches, — il parle des recherches psychiques — « n'en sachant guère plus à leur sujet que des journa- « listes, non seulement n'ayant jamais fait d'observa- « tions ni d'expériences en cette matière, mais n'ayant « pas même l'idée qu'ils pourraient et devraient en « faire, et ne se tenant pas au courant de celles qui « sont faites ailleurs... ».

On ne peut mieux exprimer la situation des savants officiels en face des sciences psychiques ni plus courageusement leur dire les vérités qu'ils méritent.

J'avoue qu'ici je n'ai fait qu'une demi-citation parce que la phrase entière a dix-huit lignes, et que je ne veux pas dépasser le nombre de celles auxquelles j'ai droit dans la présente revue ; et que, aussi, j'aperçois encore une citation qui a son mérite.

« On doit comprendre en effet que si les phéno- « mènes psychiques sont bien réels, ils ne sont ni des « accidents ni des miracles, mais qu'ils font partie « intégrante de l'ensemble de la nature... »

Tout cela est vrai et très bien exprimé.

M. Boirac se plaint, dans son premier article, que j'aie appelé sa Psychologie inconnue l'*antichambre* du spiritisme.

Je maintiens cette expression ; je la trouve même trop faible. Je sais bien qu'étant un novateur, il a créé des mots nouveaux pour désigner les phénomènes spirites, qu'il y a aussi quelques réserves, quelques réticences dans ses écrits ; mais cependant toute son œuvre côtoyant le spiritisme, même avec des termes greco-latins, est plus avancée dans cet édifice que n'est une antichambre.

Tous ses lecteurs spirites le comprennent, le sentent, et l'en félicitent.

Commandant DARGET.



Les Echos du Merveilleux

A propos du Miracle de la Sainte Hostie

Un lecteur nous écrit : « Permettez-moi d'ajouter quelques détails à ceux fournis par Mme Louis Maurecy, sur le miracle de la Sainte Hostie. La maison du juif sacrilège avait d'abord été donnée par Philippe-le-Bel à Reinier Flameng, bourgeois de Paris, qui fit construire sur son emplacement une chapelle qu'on nomma la Maison des Miracles. C'est un peu plus tard en 1302, qu'elle échut à la Communauté des Hospitaliers de la Charité Notre-Dame, sur la demande de Guy de Joinville. La communauté était désignée sous le nom de « Couvent où Dieu fut bouilli ; les moines étaient appelés religieux des *billettes*, en raison des scapulaires en forme de billettes, qu'ils portaient sur leurs vêtements. L'église conservait le canif dont s'était servi Jonathas, et le vase de bois dans lequel on avait rapporté l'hostie. Le musée de Cluny possède encore un insigne processionnel qui provient de cette Chapelle. C'est une sorte de monument en bronze ciselé qui surmonte un long bâton de procession incrusté de nacre et rehaussé d'ornements en cuivre repoussé, représentant le miracle et la scène du juif mettant l'hostie dans une chaudière. Le monument mesure 63 centimètres de hauteur sur 27 centimètres de largeur. »

Superstitions roumaines

De la *Chronique Médicale* :

Dans les grandes villes de Roumanie comme Bucarest, Jassy, etc., si la médecine est pratiquée par des hommes de mérite et de valeur, il s'en faut qu'il en soit de même dans les campagnes.

Le paysan roumain n'a rien à envier, sous le rapport des superstitions et des préjugés, à notre paysan français. Ils ont, tous les deux, une mentalité pareille.

Ainsi le paysan roumain, pour se guérir de la jaunisse, mange trois poux de la tête renfermés dans une figue, ou bien il les avale dans un verre d'eau, comme diurétique.

Contre quelque bouton que ce soit, on brûle la toile d'araignée et on dit au malade : « De même que l'araignée descend de son fil, de même la maladie descendra et se retirera de toi. »

Quand on met trois araignées dans une noix, que l'on fait porter trois jours au cou par un fébricitant, puis qu'ensuite on jette cette noix dans l'eau courante, on constate la chute de la fièvre au moment où la noix est submergée.

Au Japon, le premier photographe fut un sorcier

M. Shimooka Rendscho, le doyen des photographes japonais, vient de mourir à Tokyo. Une photographie hollandaise apportée par un navire lui révéla le nouvel art dont l'Europe venait d'avoir la primeur. Il fut émerveillé de la ressemblance et de la netteté des portraits et se rendit en Amérique pour s'initier à la photographie. Revenu à Tokyo (qui s'appelait alors Yeddo), il s'adonna avec passion à la pratique de cet art. Mais l'exercice n'en fut pas tout d'abord sans danger, car la photographie fut considérée comme une invention diabolique, assimilée à la sorcellerie et défendue par le Shogun. Heureusement, la police ferma les yeux et tous les hauts fonctionnaires défilaient en cachette devant l'objectif de Shimooka Rendscho.

Depuis cette époque, le Japon a beaucoup changé.

Les bijoux de la couronne d'Angleterre

La visite récente des souverains anglais rend d'actualité quelques anecdotes sur les bijoux de la couronne d'Angleterre, appelés *Regalia*, et qui sont gardés à la Tour de Londres, sauf à la veille d'un couronnement, où ils sont transférés à Westminster. Ces joyaux qui sont estimés à 125 millions de francs ont connu de nombreuses vicissitudes. Parfois engagés chez les prêteurs par des rois endettés, détruits en partie par la Révolution de 1649, ils ont été reconstitués sous le règne de Charles II, sur le modèle des anciens, par le joaillier sir Robert Viner. La couronne de saint Edouard, en or massif, qui sert au couronnement depuis des temps immémoriaux, n'est posée qu'une fois sur la tête de chaque souverain et est ensuite remplacée par une couronne spéciale, dite couronne du Parlement.

Parmi les objets précieux se trouve la *Chaise du Couronnement*, faite en 902, sur laquelle tous les rois d'Angleterre ont été couronnés. Sous le siège est placée la *Pierre du Destin* qui, importée d'Asie Mineure en Irlande, d'Irlande en Ecosse et d'Ecosse en Angleterre, sous le règne d'Edouard Ier (des Plantagenets), en 1296, serait la

pierre qui soutenait la tête de Jacob, lorsque celui-ci vit en songe l'échelle des anges. Longtemps les rois d'Ecosse furent couronnés *assis sur cette pierre* ; Edouard I[er] s'en empara en 1296.

Comme diamants, le trésor renferme le *Cullinan* et le *Koh-i-Noor* ou *Montagne de lumière*. Ce dernier d'après la légende, aurait été découvert, il y a mille ans, dans le Godavery et porté par le héros du poème épique indou le *Mohabharata*. De possesseurs en possesseurs, il échut au roi de Lahore et fut offert en 1850 à la reine Victoria, à l'occasion de l'annexion du Pendjab.

Un autre joyau légendaire est l'*Ampoule* ou *Aigle d'Or* qui, dit-on, aurait été donnée à Thomas Becket par la Vierge Marie. C'est un flacon d'or pur surmonté d'un aigle éployé, dans lequel on renferme l'huile sainte. Il est haut de 18 centimètres. Pour introduire l'huile on dévisse la tête de l'aigle et l'huile sort par le bec. L'huile est recuillie dans une *Cuiller* en argent doré, ornée de quatre perles. Après l'onction, les cheveux du monarque sont lissés au moyen d'un peigne spécial.

Signalons alors enfin les *Epées de justice* symboliques, portées de chaque côté du nouveau monarque. L'épée *spirituelle* est à pointe acérée, l'épée *temporelle* à pointe émoussée, et une troisième épée dite *Epée de miséricorde* ou de *Clémence*, à pointe arrondie, à lame dorée est brandie par un haut dignitaire.

Guillaume de Wied, roi d'Albanie

Le nouveau roi d'Albanie, investi par l'Europe d'une mission délicate, est appelé à régner sur un peuple difficile à diriger. Les Albanais sont musulmans ou chrétiens. Tous deux croient au diable que les uns appellent Cheitan et les autres Drêk. Quand la vache d'un musulman va vêler, il demande de l'eau bénite au chrétien pour que la délivrance soit heureuse. Le palais du souverain — ce palais si misérable dont nous avons vu partout les photographies — est habité par un génie du lieu qui a la forme d'un serpent et auquel il faut bien se garder de toucher. Les Albanais, quand il s'agit de déclarer la guerre, interrogent le sternum d'un poulet ; si celui-ci présente des points rouges, la lutte est imminente. Pour trouver les trésors enfouis — qui sont, croient les Albanais, nombreux en leur pays — on fait usage de certaines boules qui ont la propriété de rouler jusqu'à ce qu'elles soient au-dessus du trésor. Encore faut-il, lorsqu'on creuse le trou, prendre garde à la sortie d'une bête fantastique aux yeux étincelants, qui en assurait la garde. Si avec cela, Guillaume de Wied ne remplit pas ses coffres, il sera difficile !

Mercure brûlé par le Soleil

Il paraît, nous dit l'abbé Moreux, que dans la planète Mercure, les cascades sont faites de plomb fondu et que les torrents roulent des vagues d'étain fumant. C'est du moins une seule de ses faces qui serait ainsi soumise à une température excessive, car l'autre, plongée dans la nuit glaciale des espaces interplanétaires, accuserait 265 degrés au-dessous de zéro. Voilà, semble-t-il, une planète où l'on ne doit pas vivre à son aise. Mercure, découvert en 1781, se trouve à cinquante millions de kilomètres de la Terre. Le disque du soleil y apparaît sept fois plus étendu que nous ne le voyons de chez nous. L'atmosphère y est comme une fournaise ardente et quiconque y pourrait parvenir serait immédiatement incinéré. Les roches elles-mêmes y sont calcinées.

Décidément, j'aime mieux l'astre où nous vivons.

Le Téléphone enchanté

John Bull, notable commerçant de la Cité de Londres, est assis à sa table de travail, où il médite une belle affaire. Soudain, le téléphone retentit.

— Allo !

— Allo !

— C'est vous John Bull ? Veuillez me dire d'abord pourquoi vous mâchonnez votre cigare?

John Bull, étonné et surpris, jette son havane.

— Non ! Non! reprend la voix, je vous en prie, reprenez-le, cela ne me gêne pas.

John Bull, stupéfait, se gratte la tête de la main qui ne tient pas le récepteur.

— Laissez-donc votre tête en repos, dit la voix et ne la taquinez pas ainsi !

— Du diable, crie-t-il, dans le téléphone, qui donc êtes-vous? Vous parlez comme si vous pouviez me voir.

— Je vous vois très réellement, car je suis l'inventeur d'un appareil qui me permet de vous apercevoir en vous parlant... Et, tenez, arrangez donc votre cravate qui est un peu ee travers.

— Mais enfin ?...

— Je vais lancer l'affaire. Voulez-vous être mon premier actionnaire?

John Bull se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve et s'il a affaire à un inventeur génial, lorsque machinalement, ses yeux se portent vers la rue étroite de la Cité qu'il habite. Et soudain, dans la maison d'en face, derrière les carreaux d'une fenêtre symétriquement opposée à la sienne, il aperçoit deux mauvais garnements, dont l'un tient un cornet acoustique et qui tous deux se tordent de rire.

Et John Bull comprend alors comment il a été mystifié.

SYBIL.

CORRESPONDANCE

Notre collaborateur, M. le D[r] Nooki soumet la question suivante à la sagacité de nos lecteurs :

Beaucoup d'esprits instruits ne peuvent croire aux prophéties modernes ; d'autres ont le plus grand désir d'y ajouter foi, mais voudraient les voir, pour ainsi dire, évoluer sous leurs yeux. Il me semble qu'il s'en

présente une qui réunit les conditions exigées. Elle date d'une quarantaine d'années et a été révélée à quelques âmes privilégiées : c'est la menace, pour notre époque, d'une plus grande fréquence des morts subites. Comme médecin, cette fréquence m'a frappé : elle a même été remarquée par des personnes étrangères à la médecine. Mais ce n'est peut-être qu'une apparence ; existe-t-elle réellement ? Est-elle du quart, de la moitié plus élevée qu'à l'ordinaire ? Il est facile de résoudre ce problème officiellement. Pour cela, il suffit qu'un lecteur de l'*Echo du Merveilleux*, habitant un chef-lieu de préfecture ou une grande ville, veuille s'en charger. Il choisirait une période de cinq années éloignées, 1865, 1866, 1867, 1868, 1869, par exemple ; dans la statistique mortuaire annuelle, il rechercherait le nombre des morts subites et en ferait l'addition.

Il exécuterait la même opération pour une période de cinq années plus rapprochées de nous, telles que 1909, 1910, 1911, 1912 et 1913 ; et en comparant les deux totaux, on verrait s'il y a réellement une augmentation de morts subites. En tenant compte du nombre relatif des populations, on aura même l'augmentation proportionnelle, si elle existe. On voit que ce travail ne demande pas beaucoup de loisir et qu'il peut tenter quelque lecteur de l'*Echo du Merveilleux*.

Il est toutefois nécessaire de savoir que le plus souvent les morts subites ne sont désignées que sous les noms de hémorrhagie cérébrale, apoplexie, congestion cérébrale ou pulmonaire, ou embolie, selon la nature de la cause organique que le médecin suppose avoir occasionné la mort. Cette règle de conduite doit être appliquée aux deux époques choisies, sans cela les résultats ne seraient plus comparables, et l'enquête serait erronée. Cette prophétie a plus d'importance qu'on ne lui en suppose au premier abord, elle est donnée comme signe précurseur des fléaux dont est menacée la France. On sait que les châtiments dont sont menacés les nations ne sont que conditionnels : elles peuvent les écarter ou les adoucir par la pénitence, par la conversion, mais quand les signes précurseurs se manifestent, elles doivent se hâter. Si la France cherche à oublier Dieu, il lui rappelle souvent que là, il ne l'oublie pas.

Dr L. Nooki.

Dès aujourd'hui, on trouve en vente au siège du journal, 15, rue de Verneuil (adresser les demandes à M. Tancrède) *et chez les libraires dépositaires de l' « Echo du Merveilleux », au prix de 75 centimes, la brochure de* M. E. Boirac: *LA CLAIRVOYANCE*.

Revue des Revues

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux (n° du 28 février) contient une notice de M. Camille Pitollet, consacrée au *Zouave Jacob et à ses cures.* En voici quelques extraits : « *Alpha* demande si le zouave Jacob a jamais « guéri » personne. J'ai eu l'occasion de voir ce « guérisseur ». Et cette entrevue est de celles qui — si j'y ajoute une autre, avec Mlle Couédon, dans la rue de Paradis, en 1899 — m'ont laissé une de ces impressions que l'on oublie difficilement, pour blasé que l'on croie être sur ces curieux aspects de l'humaine énigme.

Jacob demeurait (il y a de cela un peu moins de trois ans) rue Lemercier, aux Batignolles, dans une de ces maisons à l'aspect de province qui existent en ce quartier de Paris. Un petit rez-de-chaussée, tout au fond d'un jardinet minuscule. Derrière une vérandah, deux pièces s'ouvraient, telles des salles d'école, meublées seulement de bancs de bois. Aux murs, des affiches peintes discréditaient l'alcoolisme et un dessin de Gill exhibait le thaumaturge en une crise de vertu curative, des faisceaux de fluide plein les mains, plein les yeux... Les bancs débordaient de clients, sages comme des images — je n'ose dire comme des écoliers. Chacun, en entrant, avait déposé sa bouteille d'eau sur la cheminée, gardant, sur ses genoux, qui du linge, qui des bandelettes, qui de l'ouate, qui tout cela ensemble.

Le « Zouave » n'avait, lui, de son ancien emploi, qu'un reste d'allure militaire. Tête énergique et chenue, barbe en pointe, chevelure hérissée sur le crâne, traits virils, regards aigus et profonds : il ne manquait qu'un Vernet ou un Pils, pour fixer sur la toile ce maître d'armes en burnous blanc à capuchon, aux pieds nus dans des sandales à brides... mais aux mains toujours croisées. « M. Jacob » produisait, en somme, l'impression d'un robuste et souriant, fort et doux, sage et moqueur charlatan, auquel sa récente condamnation pour exercice illégal de la médecine n'avait fait que redonner du lustre, en lui conférant du même coup un regain de popularité. Cet ex-joueur de trombone aux zouaves de la garde jouait supérieurement de son instrument.

Il tutoyait ses « malades ». Et eux, y allant d'un « monsieur Jacob » révérencieux, buvaient, positivement, son verbe : — « C'est toi qui étais si malade ? Ah ! les jambes ! Elles sont guéries ? » — « Oui, monsieur Jacob ! »...

Puis Jacob discourait, simplement, en termes compréhensibles du dernier miséreux. Avec, cette fois, des gestes enveloppants plus câlins encore qu'humains. C'était la théorie du « fluide » qui permet à tout le monde de guérir. Plus ou moins, selon la faculté de prendre plus ou moins de fluide à la fois. « Ton père ou ton voisin a mal à la tête ! Mets lui la main sur la tête. Et reste un instant. Il est guéri. » Pour des maladies plus graves, s'y prendre à plusieurs. Se recueillir plus longtemps

autour du malade. Appeler les esprits. « Ils viennent et on est guéri. »...

Alors, sans autre transition, suivait un long monitoire sur les préceptes d'hygiène à observer. Ne pas boire de lait. La viande de boucherie est détestable. Et la charcuterie! De temps en temps se permettre une volaille, du lapin aussi et du poisson. Manger, surtout, beaucoup de farineux, des légumes. Ne presque jamais boire de vin. De l'eau, filtrée ou bouillie. Manger, tant qu'on a de la salive dans la bouche. Très peu le soir..... Pour finir, un petit topo aux femmes. Ne jamais faire de misère aux hommes. Toujours gentilles. Pas de sottises avec eux. Bien les recevoir, même s'ils rentrent le soir ayant bu un coup de trop. Leur faire désirer, aimer le foyer, etc... Et en guise de conclusion, ceci : « Allez! et maintenant laissez les médecins tranquilles! Je ne dis pas qu'ils ne guérissent pas. Il y en a qui guérissent. Mais ceux-là guérissent comme moi : parce qu'ils sont des guérisseurs, non point avec leurs drogues. »

***

Dans la *Chronique médicale* du Dr Cabanès (1er fév. 1914), une étude sur la part du « subconscient », dans la production littéraire. La *Chronique* publie une lettre qu'adressait, il y a dix ans, M. F. de Curel, l'auteur de la *Danse devant le Miroir* à M. A. Binet, directeur du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne et qui constitue un important document sur ce qu'on a appelé l'*imagination créatrice*. Le procédé de travail de l'auteur est curieux. Une fois le scénario établi, il se met laborieusement à écrire et pendant une période de dix jours passe par des alternatives de désespoir, d'énervement, de rage. Ce temps passé, il lui semble que l'œuvre a fait un pas en avant. Dorénavant, quand il se met à l'ouvrage le matin, il lui semble que ses personnages aient progressé la *nuit sans qu'il y ait pensé*. Pendant ses promenades, une élaboration inconsciente continue à se produire : « Pendant que je cause avec un paysan ou un garde-chasse, lorsque j'attends un sanglier au coin d'un bois, il se peut fort bien que j'entende des phrases de mes bonshommes phrases généralement importantes, en avance de trois ou quatre jours sur mon travail actuel et que rien dans ce qui est déjà écrit ne fait prévoir. » Lorsqu'il écrit, l'entrée d'un personnage qui entre et lui parle ne le dérange pas, S'il flâne à la fenêtre, regarde le paysage ou les nuages ou le va-et-vient des personnes, sans plus songer à sa pièce, au bout de quelques minutes, les personnages reviennent, s'imposent à lui et le ramènent à sa table de travail. Pendant même qu'il écrit, il lui semble que ses personnages jouent la pièce devant lui et, tout en transcrivant des répliques, il est tout à fait capable de penser à autre chose.

D'autre part, au cours de ma production, dit-il, « il se manifeste dans mon esprit un phénomène analogue au courant d'induction en électricité. Parallèlement à mon travail, surgissent une foule de sujets de comédies, romans, etc., etc..., qui n'ont aucun lien apparent avec celui que je traite ; et je suis quelquefois tenté de lâcher la proie pour l'ombre, la pièce qui marche bien pour celle que j'entrevois. » Il y a là semble-t-il, un fait de dédoublement de la personnalité et, selon Alf. Binet, une anesthésie momentanée du *moi* conscient.

Un phénomène analogue se produisait, si l'on en croit M. Ch. Nordmann (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1912), chez le mathématicien Henri Poincaré. La solution de problèmes qu'il avait longtemps cherchés lui apparaissait brusquement, par une sorte d'illumination, alors qu'il montait en omnibus ou se promenait sur le boulevard. Le *moi* inconscient ou sublimal jouait donc chez l'un comme chez l'autre un rôle analogue.

BIBLIOGRAPHIE

Cinquante secrets merveilleux d'alchimie. — Etude-préface de Papus, G. PHANEG, professeur à l'Ecole Hermétique. Un vol. in-16 jésus, avec une gravure hors texte et 14 fig. Prix : 4 fr.

Le besoin d'une Philosophie scientifique se fait de plus en plus sentir à notre époque, et c'est surtout en chimie que l'on peut le constater. Aussi, les travaux de Louis Lucas et des Précurseurs redeviennent-ils, j'allais dire.., à la mode, et l'Alchimie est-elle à l'ordre du jour.

Beaucoup d'occultistes débutants ont été passionnément entraînés vers les réalisations du Laboratoire, mais tous ou presque tous ont rencontré des obstacles infranchissables. La première difficulté était le manque absolu d'un ouvrage élémentaire pratique, mettant les travaux de début à la portée de tous. C'est cette lacune que comble le travail de Phaneg. Il sait d'abord limiter à l'Alchimie Thérapeutique, les efforts du lecteur. Par la lecture approfondie des Idées-Principes des Alchimistes, l'Esprit du débutant est ensuite orienté vers la Chaîne-Invisible dont seule, l'aide puissante, lui permettra la réussite. Puis, la préparation de l'Alcool, des Quintessences et des Elixirs est tellement simplifiée, que l'élève n'aura qu'à suivre pas à pas les conseils donnés. Nous avons la certitude qu'après les quelques essais indispensables, tout opérateur qui suivra intérieurement et extérieurement les principes enseignés, arrivera au but. Nous recommandons donc vivement à nos lecteurs cet ouvrage consciencieux, qui pourra mener quelques-uns d'entre eux à une étude et à une pratique plus complète de l'Alchimie.

L'Almanach de la Vie Mystérieuse pour 1914 contient une série d'articles très intéressants, parmi lesquels je signalerai une étude de M. G. de Tromelin sur la force biolique, une notice d'Henri Mager sur la baguette divinatoire, un article sur les Hauts Phénomènes de la Médiumnité, par Fernand Girod, des photographies du commandant Darget, etc., etc.